

*Septembre 1865*

Le gros chat roux, tapi dans l'herbe, avançait ventre à terre en direction de sa proie. Lentement, mais sûrement, ce petit prédateur domestiqué se rapprochait de l'objet de son attention et tout son corps semblait vibrer d'une excitation qu'il peinait à contenir.

De là où elle se tenait, Eva ne voyait pas vers quoi cet animal se dirigeait. Un moineau insouciant ? Une souris égarée ? À moins que, trop bien nourri, il ne se soit tout simplement mis en tête de chasser les ombres mouvantes que les branches de l'orme dessinaient sur la pelouse, à l'arrière de la maison ?

Amusée par un spectacle familial, la jeune femme se retira pourtant de la fenêtre et revint se poster devant le petit secrétaire qui se trouvait dans un angle de la pièce.

Décorée dans les tons de rose et de blanc crème, cette chambre était un havre de paix à ses yeux, un cocon agréable et rassurant dans lequel elle aimait à passer de longues heures dans un silence religieux et apaisant qui convenait fort bien à son caractère anxieux. De nature solitaire depuis sa plus tendre enfance, Eva s'était encore davantage repliée sur elle-même au cours des mois précédents et savourait d'autant plus les petits moments de calme qu'elle arrivait à arracher aux obligations pleines de tristesse de son quotidien.

Devant elle, sur le plateau du secrétaire, se trouvait une lettre à peine entamée qu'elle peinait à terminer. Comme souvent, Eva avait décidé de profiter du calme du milieu de journée pour écrire à Constance, son amie d'enfance, sa confidente de toujours, mais il ne lui avait pas fallu attendre longtemps pour comprendre que le plaisir d'écrire ne serait cette fois pas au rendez-vous. Cependant, même si en cette morne journée, nulle anecdote amusante ou grande nouvelle n'étaient susceptibles de venir nourrir son inspiration, la jeune femme n'avait pu se résoudre à délaissier la plume. D'autres auraient abandonné mais à ses yeux, ne pas écrire était encore pire que de rédiger une missive à la platitude déconcertante. Car en écrivant, elle faisait bien plus que de bavarder : elle se démenait pour conserver ce lien si fort qui les unissait mais qui se délitait toujours un peu plus depuis que son amie avait quitté son voisinage.

Plus que jamais dans ces instants d'incertitude, Eva croyait au pouvoir des mots. Constance semblait détachée ? Insensible ? Ce n'était que passager. Une gentille lettre, quelques histoires bien choisies, un peu de bonne humeur et quelques reproches savamment dosés devraient lui permettre de la ramener à elle. L'amitié était le sentiment le plus noble au monde et Constance, cette sœur de cœur qui lui manquait tant, méritait bien qu'elle insiste un peu lourdement.

Des griffes glacées vinrent subitement enserrer le cœur de la jeune femme, réduisant son sursaut d'optimisme à néant. Et si le silence de Constance était encore une fois la seule réponse qu'elle recevrait jamais ? Quel espoir lui resterait-il ? Sur quelles armes pourrait-elle compter, elle qui n'avait rien ?

Si nulle pensée cynique n'aurait pu faire renier son bel entrain à Eva, la réalité de la situation ne la décontençait pas moins et semblait lui avoir malgré tout coupé toute velléité de conteuse. Dès lors, faire les cent pas dans la pièce, aller observer la vie de derrière sa fenêtre, réarranger les fleurs qui se trouvaient dans le vase posé sur la cheminée, tout lui

avait semblé plus intéressant et plus urgent que de terminer sa fameuse lettre. Ce jour-là, et malgré un goût certain pour les échanges épistolaires, l'inspiration se refusait donc tout simplement à elle et malgré quelques efforts éreintants pour donner un peu de relief à ses mots, seules quelques phrases creuses se disputaient le grand rectangle blanc de la feuille.

De guerre lasse, Eva releva la tête et se laissa encore une fois mollement aspirer par les teintes bleutées du tableau qui lui faisait face sur le mur opposé.

On y voyait une scène estivale, lumineuse. Un bord de mer idyllique, justement réalisé et offert par son amie, peint d'après un autre tableau car pour créer une telle œuvre, Constance n'aurait pu s'inspirer de ses propres souvenirs, n'ayant, tout comme Eva, jamais vraiment quitté son Somerset natal. Du moins, avant de s'exiler pour de bon dans la capitale...

Ce départ avait été si rapide ! Et si étonnant ! Bien que rendu flou par la peine qu'il avait générée en elle, l'événement n'était pas si lointain et Eva ne pouvait s'en souvenir sans avoir la gorge serrée.

À l'époque, alors âgée de presque vingt-neuf ans, l'unique enfant de la famille Pitt ne caressait plus guère le rêve de trouver un mari et, la vie à la campagne ayant apparemment commencé à lui peser, avait finalement fait le choix d'exploiter sa solide éducation et, surtout, les réserves de son infinie patience pour aller éduquer deux petites filles riches de Londres.

La nouvelle avait été un choc, sinon un traumatisme pour Eva qui avait tout d'abord déguisé sa jalousie sous un costume d'inquiétude. N'était-il pas un peu risqué de partir ainsi et d'intégrer une maison dont elle ne connaissait rien, sinon ce qu'on avait bien voulu lui dire ? N'était-il pas injuste d'abandonner ainsi sa mère pour qui les journées s'écouleraient désormais dans une triste solitude ? Constance n'avait-elle pas pensé aux gens du village et de ce qu'ils en diraient ? Sûr qu'ils

concluraient des choses étranges de ce départ précipité et les commères s'en donneraient à cœur joie sur son compte !

Tout, des voisins à la famille, en passant par ceux qui comptaient sur elle au quotidien, avait été prétexte à des avertissements et à des mises en garde qui n'avaient en réalité qu'une seule et même raison d'être : garder son amie près d'elle. En vain. Aurait-elle possédé le plus grand pouvoir de persuasion au monde, rien n'y aurait fait tant Constance était sûre d'elle et de son choix. Son amie était donc partie en aussi peu de temps qu'il lui en avait fallu pour rassembler ses affaires et Eva n'avait plus eu qu'à accepter la situation et à en prendre son parti.

Après le temps des larmes, et même d'une certaine rancœur, philosophe malgré elle, elle y avait finalement vu une bonne occasion de vivre de nouvelles aventures à travers les yeux de son amie. Depuis, si elle n'en espérait pas moins la voir revenir rapidement, au moins avait-elle eu la décence de ne pas mentionner ce désir à voix haute.

Désireuse de suivre toutes les étapes de cette nouvelle existence et d'y participer d'aussi près qu'il lui était possible, elle s'était finalement lancée dans une correspondance passionnée et rigoureuse.

Convaincue que Constance se languissait terriblement du petit monde qu'elle avait laissé derrière elle, elle s'ingéniait à raconter le moindre détail de son quotidien, émue à l'idée du réconfort certain que ces petites anecdotes procureraient à l'exilée.

Si elle était restée dans leur petite ville, Constance n'aurait certainement accordé aucune importance particulière au nouveau chapeau de M<sup>me</sup> Williams, ne se serait guère intéressée au mariage de la fille de M<sup>me</sup> Oliver et aurait sûrement haussé les épaules en apprenant que le fils des Brown avait encore échoué à ses examens de médecine.

Cependant, elle sembla tout d'abord réceptive, et au cours des premières semaines, une réponse rapide parvenait à Eva après chacun de ses envois. Pressant ces lettres contre son cœur, elle

s'élançait alors jusqu'à sa chambre et, se jetant sur son lit avec la grâce d'un petit chiot impatient, se plongeait dans des récits qui la ravissaient. Dans un premier temps, Constance avait bel et bien paru satisfaite de son sort et lui racontait ses nouvelles tâches avec une certaine bonne humeur, insistant tout particulièrement sur le faste de la vie londonienne, sur le luxe des réceptions organisées par ses employeurs et sur la satisfaction immense qu'elle éprouvait à gagner son propre argent.

Pouvant à peine imaginer une telle existence, Eva se laissait alors parfois sombrer dans de noires pensées, imaginant son amie poursuivre sa vie lointaine et elle, abandonnée, délaissée, terminer la sienne dans le plus triste des désœuvirements.

Après quelques mois, Eva ne reçut plus qu'une seule missive en réponse à trois des siennes – ses questions restant à jamais sans réponses – puis son amie ne prit finalement la peine de lui répondre qu'en de très rares occasions, ce dont elle ne lui tint pas rigueur. En réalité, c'était le ton froid et distant de son amie qui l'inquiétait bien plus que ne le faisait ce rythme décevant.

À partir de cette époque-là, chaque lettre, si rare fût-elle, apportait son lot de désillusions et Eva s'était rendue à la triste évidence : celle qui lui écrivait ne semblait avoir de Constance que le nom et l'adresse. Il lui semblait correspondre avec une étrangère.

Était-elle devenue si inintéressante ? Constance s'était-elle fait des amies plus drôles, plus belles, plus intelligentes à la ville ? Son silence signifiait-il qu'elle lui cachait sciemment des choses ? Avait-elle des soucis ? Des problèmes qu'elle n'osait confier ?

Être gouvernante n'était pas un long fleuve tranquille et on avait vu bien des jeunes femmes sérieuses et expérimentées perdre complètement pied face à des maîtresses de maison sans pitié.

Quant aux élèves, eh bien...

Ils étaient connus pour être si nonchalants et si mal élevés que s'en faire écouter tenait bien souvent du miracle. Et Constance

était si inexpérimentée, si habituée aux petites filles sages de province... S'était-elle aussi bien adaptée qu'elle semblait vouloir lui faire croire ? Peut-être bien que non...

Même avec la meilleure volonté du monde, Eva ne pouvait oublier les longues conversations entre sa mère et M<sup>me</sup> Lee, ancienne gouvernante finalement mariée à un pasteur des environs, et dont les vieilles anecdotes, toutes plus tristes et humiliantes les unes que les autres, ne laissaient guère présager le meilleur pour Constance. Certes, l'amie de sa mère avait exercé plusieurs décennies plus tôt mais les choses avaient-elles vraiment changé depuis ?

Ni membres de la famille, ni domestiques, les gouvernantes évoluaient toujours dans une sphère restreinte qui n'appartenait qu'à elles et Constance supportait peut-être mal de vivre toutes ces soirées de solitude, ces interminables repas en solitaire, ce décalage par rapport au reste de la maisonnée et cette impression terrible d'être réduite à moins que rien, autant de moments difficiles que M<sup>me</sup> Lee avait dépeints avec un réalisme poignant.

À l'idée que son amie puisse être en souffrance, Eva se sentit soudainement très mal et fut prise d'une angoisse terrible. Abandonnant pour de bon son bureau, la jeune femme prit à peine le temps de glisser sa feuille dans son sous-main au cuir élimé. Elle aurait bien le temps de terminer sa lettre plus tard. Pour l'instant, elle devait aller prendre l'air, sous peine de suffoquer pour de bon, afin de mettre de l'ordre dans ses idées.

L'après-midi était bien entamée quand elle arriva enfin au sommet de la petite colline que Constance et elle avaient l'habitude de gravir lors de leurs moments de loisirs. Perturbée par ses pensées, Eva avait marché plus lentement qu'à l'accoutumée et mis un temps considérable à choisir son itinéraire. Une promenade en centre-ville aurait sans doute été plus sage et plus rassurante pour sa mère qui peinait à comprendre son besoin de rester à l'écart de la ville mais la jeune femme avait finalement pris un chemin contraire.

Arrivée à l'orée de la forêt, qu'elle aimait pourtant plus que tout, elle avait bifurqué sur la gauche et avait emprunté ce petit chemin qu'elle connaissait bien mais qu'elle avait évité depuis le départ de son amie d'enfance. Revenir finalement en des lieux si imprégnés de souvenirs la consolait un peu et, à la fois, lui brisait le cœur.

N'était-ce pas également là qu'enfant, elle avait l'habitude de venir se promener aux côtés de son père ?

Depuis la mort de celui qui avait été si important pour elle, Eva n'avait plus pu regarder la nature environnante avec l'œil innocent et serein qui avait longtemps été le sien. Le doux gazouillement des oiseaux, le vent dans les feuilles, la beauté des prairies environnantes et le calme mystérieux de la forêt n'avaient plus aucun intérêt depuis qu'il n'était plus là pour guider son regard, pour éveiller son esprit et ses oreilles. Oui, depuis la mort de celui qui avait été au centre de leur existence, il lui semblait que ni sa mère, ni elle ne parviendraient jamais à se remettre du manque qui hurlait en elles.

Tout avait été si rapide, si brutal...

Jamais Eva n'aurait cru que son père, si fort, si courageux, si intelligent, aurait pu mourir d'une maladie qu'il avait passé sa vie à soigner chez les autres. À ses yeux, comme à ceux de sa mère, il était insubmersible, là pour toujours, véritable repère au milieu des jours, mais le silence qui avait envahi la maison depuis le matin de sa mort lui prouvait désormais le contraire.

Même si elle devait vivre des siècles, Eva se souviendrait toute sa vie de ce triste matin où elle avait trouvé sa mère en pleurs devant le corps inanimé de celui qui avait partagé sa vie pendant plus de temps qu'elle ne pouvait se le rappeler.

Sa tante, Kitty, qui était venue les assister dans ces derniers moments, était également là, assise dans un recoin de la pièce, et priait en silence, recroquevillée sur ses propres émotions bien que certainement déjà prête à prendre la suite des démarches en main alors qu'Eva n'était qu'effarement et abattement.

À présent assise sur une souche d'arbre peut-être un peu trop humide, mais non moins accueillante, la jeune femme se revit en ce début de février, s'avançant vers le corps de son père, les bras ballants, les jambes en coton et l'esprit embrumé. Incapable d'offrir une parole de réconfort à sa mère, elle s'était finalement agenouillée à côté de celle-ci et, telle une enfant, avait enfoui son visage dans ses jupes.

Tout, autour, s'était brouillé.

Il n'y avait alors plus eu que le sang, qui battait à ses tempes comme un chien fou enfermé de force dans une pièce, et ses doigts glacés qui se pressaient contre ses paupières fermées, comme pour retenir les larmes qui menaçaient d'en sortir à grands flots. Il lui avait semblé perdre la notion du temps puis un long frisson s'était chargé de la ramener à la réalité. Ce ne fut qu'à ce moment précis, terrible et toujours aussi intense dans son esprit, qu'elle avait réalisé que tout était bel et bien fini. Que leur empressement à le soigner avait été vain, que leur espoir n'avait plus lieu d'être et que Thomas Phoenix, son père, médecin impliqué et infatigable depuis plusieurs



décennies, avait finalement succombé à son mal. Cette fois, elles étaient seules, exsangues et inconsolables, et la vie, telle qu'elle avait été jusqu'alors, était bel et bien terminée.

Les jours suivant sa mort, Eva n'avait guère eu le temps de se laisser aller à sa peine ou même de penser à l'avenir. Les membres de la famille, Constance, leurs vagues connaissances, les voisins s'étaient tous succédé dans le petit salon et étaient tous venus présenter leurs condoléances. Forcée de les recevoir et d'entretenir tant bien que mal les conversations qu'ils tentaient d'avoir avec elle, elle avait fait bonne figure en toutes circonstances tout en s'effaçant bien volontiers derrière la personnalité affirmée de sa tante.

Si être happée par ce tourbillon incessant de visites avait été éreintant à bien des égards, l'agitation générale avait néanmoins également eu le mérite de la tenir occupée. En vérité, quoi de mieux que l'activité pour oublier son chagrin, ne serait-ce que l'espace d'un après-midi en bonne compagnie ?

Seuls la nuit et son inévitable cortège de cauchemars auraient pu la ramener à sa triste réalité si, du moins, elle avait été capable d'éviter les regards pleins de pitié que lui lançaient ses proches durant le jour. Tentant de cacher sa révolte sous une vulnérabilité que nul ne pouvait ignorer, Eva n'avait pas été dupe de leurs paroles polies et encourageantes, vouées à l'endormir de leur douceur.

Chaque œillade attristée lui rappelait sa triste situation et il était bien inutile de chercher à mettre des mots sur ces échanges muets : tous autant qu'ils étaient se demandaient ce qu'allaient devenir ces deux femmes maintenant qu'elles se retrouvaient sans revenus. Car si les Phoenix avaient toujours vécu assez confortablement, leur train de vie n'avait rien de luxueux et avec la mort soudaine de Thomas, leur avenir financier ne s'annonçait pas aisé. À sa place, certaines se seraient inquiétées dès les premiers jours et se seraient rongé les sangs. Bien qu'elle ait parfaitement consciente de la complexité de leur

situation, Eva avait fait le choix de se distancier de ce triste constat. Tant qu'elle feignait de ne pas y penser, tant qu'elle ne se posait pas de questions, tant qu'elle prenait les journées une à une, elle pouvait croire que tout cela n'existait pas et que la question de l'avenir ne la concernait pas vraiment.

Bien égoïstement, elle avait donc fermé les yeux, se laissant choyer par Constance, se reposant sur sa mère et sa tante pour toutes les questions d'ordre pratique. Après tout, chacun réagissait comme il pouvait, et savoir comment payer le boulanger ou une nouvelle paire de gants était finalement bien accessoire face à la souffrance qu'elle ressentait chaque jour plus durement. Oui, rien n'était comparable à la douleur immense qu'elle portait en elle, si bien que toutes les contrariétés s'en trouvaient absorbées. Comment aurait-elle pu faire autrement ? Elle ne voulait pas penser à des choses aussi prosaïques alors que son complice de toujours n'était plus là pour égayer ses journées de ses anecdotes et taquineries.

Puis Constance était partie et le champ de son horizon s'était réduit pour de bon.

Sursautant en entendant des voix arriver jusqu'à elle, Eva rassembla ses jupes, se releva prestement et entreprit de disparaître avant que les promeneurs n'arrivent à son niveau. Rien, ni personne n'aurait pu la faire sortir de sa solitude et à l'idée même de devoir échanger quelques mots avec des inconnus – pire encore : avec des personnes qui les connaissaient, elle et sa famille –, elle se sentait prise d'une grande panique.

Ce retrait, cette toute nouvelle incapacité à tisser des liens avec autrui ou, tout simplement, à échanger des platitudes avec leurs voisins, était aussi nouveau pour elle qu'inquiétant pour ses proches. La veille encore, sa tante ne s'était pas fait prier pour lui faire remarquer l'incongruité d'un comportement qu'elle jugeait comme hostile.

— Être en deuil est une chose, ma chère, mais se couper du monde en est une autre ! Depuis le départ de Constance, rien

ne va plus ! Depuis début mars, je vous vois errer de-ci, de-là, telle une âme en peine et je ne peux que déplorer votre attitude. Rendez-vous utile ! C'est ce qu'aurait voulu votre père ! Cela vous serait profitable au lieu de vous laisser aller à cette langueur dans laquelle vous allez finir par vous noyer !

La jeune femme avait difficilement retenu un sursaut de révolte. Se rendre utile ? Oui mais comment ? Où ? Et surtout : pourquoi ?

Afin de clore la conversation, Eva s'était contentée de hocher mollement la tête, feignant l'humilité et la compréhension qu'elle était pourtant bien loin de ressentir tant les mots de sa tante résonnaient comme une condamnation à ses oreilles.

Ne pouvait-elle pas la laisser un peu en paix ? Pourquoi ne rentrait-elle pas enfin chez elle au lieu de tout régenter et de donner son avis sur des questions qui ne la concernaient pas directement ? Sûr que sa tante trouverait encore à redire en la voyant rentrer à la maison d'une énième promenade en solitaire.

À l'idée de se faire réprimander comme un enfant qu'elle n'était plus, Eva accéléra un peu le pas. Si elle rentrait assez tôt, elle aurait peut-être le temps de se faufiler par la porte de derrière sans croiser Kitty.

Descendant lentement la pente douce qui la ramènerait inexorablement chez elle, Eva se sentit traversée par des sentiments contradictoires et mille idées à la fois. Elle était sortie pour réfléchir sur Constance et sa drôle d'attitude mais n'avait finalement fait que ressasser des idées tristes et vu passer tout un cortège d'images non moins déprimantes dans son esprit. Après tout, sa tante avait sans doute raison. Elle finirait peut-être par sombrer dans sa tristesse, faute d'avoir eu la force de caractère nécessaire pour s'en extirper. Leur deuil était encore terriblement récent mais elle devrait dorénavant essayer de prendre exemple sur sa mère qui faisait preuve d'un courage véritable, bien qu'encore vacillant.

Un peu ragaillardie à cette idée, Eva arriva finalement devant la maison familiale, si modeste et, à la fois, si pleine de

ces détails charmants qui la rendaient unique à ses yeux. Elle n'avait connu qu'elle, ses parents s'y étant installés quelques mois avant sa naissance, si bien que ces murs, qui ne leur appartenaient pourtant pas, semblaient faire un peu partie d'elle. Et partie de son père, aussi...

Le ciel au-dessus de la maison, le vent qui faisait battre les volets, les tuiles du toit, les fissures dans les murs, les arbustes plantés dans le jardin, le lierre qui grimpait sur la façade : tout, jusqu'au moindre détail insignifiant, tout était prétexte à se le rappeler et elle étouffa une fois encore sous les souvenirs pesants.

Partir serait un véritable creve-cœur mais aussi une chance de commencer une nouvelle vie aux côtés de sa mère.

Inspirant profondément, elle poussa finalement la porte de la barrière, traversa leur jardinet, contourna la maison pour rejoindre la porte qui se trouvait à l'arrière, tapa des pieds sur le pas de la porte pour débarrasser ses semelles de la terre qui s'y était accumulée et pénétra dans la cuisine.

Ayant en tête de réintégrer immédiatement sa chambre, Eva ne put retenir une petite grimace de dépit en entendant des pas se rapprocher vivement dans le couloir. Décidément, sa tante était aux aguets et avait visiblement attendu son retour avec une impatience qui n'avait certainement rien d'innocent.

À sa grande surprise, ce ne fut pas Kitty mais bel et bien sa mère, M<sup>me</sup> Emily Phoenix, qui apparut subitement dans la pièce.

Comment souvent depuis le drame, Eva mit quelques secondes à la reconnaître tant la nouvelle apparence de sa mère, désormais veuve fragile et perdue, correspondait peu à celle à laquelle elle était habituée. Il y avait quelque chose de brisé en elle, quelque chose qui ne reviendrait peut-être jamais et qui lui donnait l'air d'être une femme incomplète et en attente. Mais en attente de quoi ? Sans doute ne le savait-elle pas elle-même.

Alors qu'Eva s'appêtait à prétendre une migraine pour se retirer d'autant plus facilement dans le calme de sa chambre, sa

mère l'arrêta d'un petit geste de la main, lui faisant comprendre par là qu'elle souhaitait prendre la parole en premier :

— Je vous attendais, Eva ! Où étiez-vous passée ?

— Eh bien, j'étais en promenade. Vous étiez pourtant au courant. J'ai pris la peine de...

— Oui, oui ! C'est bien vrai ! Mais... J'attendais votre retour avec impatience.

— Et pourquoi cela ?

Eva, qui s'était laissé distraire par Caramel, le petit carlin de sa tante, releva les yeux sur sa mère. Tout, de son air inquiet à la teinte très rouge de ses joues, en passant par l'éclat étrange de ses yeux, oui, tout portait à croire que si nouvelles il y avait, elles étaient forcément étonnantes. Voire mauvaises ?

Le sursaut d'angoisse qui traversa Eva fut vite suivi par une vague de soulagement. Elle n'avait rien à craindre de particulier. Le pire était déjà arrivé, il n'y avait rien qui puisse être pire que cela.

— De quoi s'agit-il ? ne demanda-t-elle pas moins d'un ton brusque et où l'agacement perçait déjà. Vous avez un air si... Cela ne peut pas être si dramatique, n'est-ce pas ? Allons ! Dites-moi vite ce dont il est question, ne me faites pas languir plus longtemps ! Êtes-vous malade ? Souhaitez-vous que je vienne vous faire la lecture ? Est-ce que tante Kitty a besoin d'aide pour...

— Non, la coupa Emily, visiblement décidée à aller droit au but. Je ne suis pas malade et votre tante Kitty n'a pas besoin de votre aide.

Faisant un pas en avant, elle posa une main frêle sur l'épaule de sa fille avant de déclarer d'un trait :

— Il faut que vous soyez forte, Eva. J'ai reçu à l'instant un message de M<sup>me</sup> Pitt. Constance... Constance a eu un terrible accident et elle... Eh bien, Constance nous a quittés il y a quelques jours. Je suis vraiment, vraiment désolée...